

RTS

VISUELS

# De l'incompétence du regard

*Des œuvres font obstacle  
à la consommation rapide des œuvres d'art*

LUCIE DUVAL

Galerie Circa  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
local 444, jusqu'au 4 octobre

BERNARD LAMARCHE

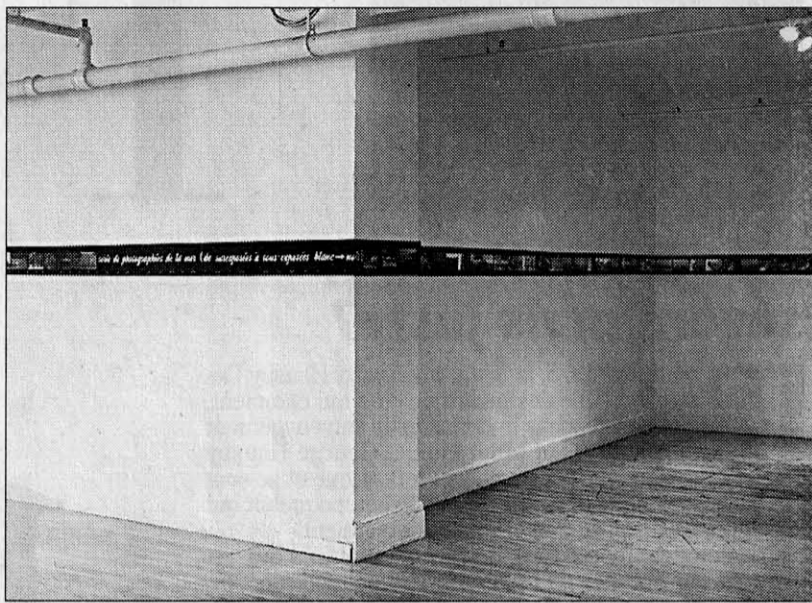
Le moins qu'on puisse dire, c'est que, lors des deux dernières années, l'artiste montréalaise Lucie Duval a été fort occupée. Pour elle, les expositions se succèdent à un rythme plus que soutenu: *Vox (25 images/secondes, photographies détournées, 1995)* et *Christiane Chassay (La Dame à la licorne, 1994)* en 1996, en solo; *Circa (Instants ratés et Instants saufs)* et *re-Christiane Chassay (Trois Petits Mots)*, en groupe, l'an dernier. Cette saison, on la verra encore beaucoup: *re-Circa* en ce moment, avec l'intégrale des *Instants ratés*, et elle sera du nombre des artistes retenus par le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) et son conservateur Réal Lussier pour l'exposition *De fougue et de passion*, qui sera inaugurée le mois prochain. Voilà pour l'emploi du temps.

Dans le cadre du Mois de la photo à Montréal, Duval s'est emparée de tout l'espace de la vaste galerie afin d'y installer une frise d'images continue qui circule le long de chacun des murs, encerclant les visiteurs au centre d'un ruban narratif. On peut suivre les tribulations d'un voyageur masculin, sous le couvert — on dit de même pour l'anonymat — de trois écritures, toutes aussi fuyantes les unes que les autres. Une première, constituée de la suite serrée des images légèrement agrandies de la pellicule filmique, qui décline en images le récit du personnage. Une seconde, en un braille illisible pour le non-voyant, marquée à même le négatif, réduite à des trouées blanches, qui mine la lisibilité de la première, relate la véritable histoire de cet homme, les raisons de ses déplacements, qu'à moins d'être un voyant capable de lire le braille nous ne connaissons pas.

Comme des notes d'atelier, la troisième écriture, cursive, se superpose candidement aux autres, livrant l'histoire de l'œuvre, sa genèse pour ainsi dire, un récit parallèle qui se substitue à la seconde écriture et qui se présente comme si elle lui précédait («*La demande est spéciale, mais j'obtiens quand même ce que je veux. Cependant, il a fallu expliquer de long en large ce projet d'exposition. Il faut parfois savoir séduire.*»). C'est ainsi que s'installe le dialogue entre la meneuse de jeu et son personnage.

## Ralentir la lecture

Comme plusieurs des œuvres antérieures de Duval, sans jamais céder au calembour facile, le recours au texte travaille une donnée singulière, à savoir un ralentissement de l'image, de sa «lecture». Un des enjeux consiste à résister à la consommation rapide des œuvres d'art. Premier point d'entrée dans l'œuvre, objet exclusivement pensé en fonction de ce qu'il livre un à un les secrets de ses protagonistes, le roman-photo est attaqué de toutes parts par les écritures qui le



ROBERT PELLERIN/LES ZORROS

Vue d'une partie de l'exposition *Instants ratés*, de Lucie Duval

## Le Mois de la photo à Montréal

rongent. Jouant d'effets opacifiants, sortant des registres affectifs qui font la popularité des romans-photos, l'écriture relocalisée sur la pellicule même retire son caractère donné au récit, habituellement aussitôt lu que jeté. Les inscriptions flottant précairement sur la bande poussent le regard à achopper, à se ruiner sur la multiplicité des écritures et des voix qui viennent à lui. Ces dernières forgent une histoire dont les multiples encoignures à la fin ne trahiront jamais leurs secrets.

La lecture des textes devra se doubler, le spectateur focalisant tour à tour sur l'une ou l'autre des écritures, incapable d'en considérer efficacement la totalité d'un coup d'œil. Ainsi le regard s'incarne à même le parcours du spectateur le long des murs, activant du coup un rapport au regard passant par la facilité. Il faut voir les rictus des visiteurs qui, longeant le mur pour lire l'œuvre, collent à sa peau comme le doigt de l'aveugle carresse les pointillés du braille. Ce rapport, inscrit exclusivement dans une proximité forcée, fait du visiteur l'exact opposé du flâneur. L'œuvre lui

impose un rythme, un parcours, et se joue de lui à sa guise, lui faisant même reprendre plusieurs fois une fin qui n'arrivera pas, l'œuvre fonctionnant par circularité.

Car une quatrième écriture intervient rapidement, qui s'immisce dans ce que Duval nomme des «silences». Ces battements ne sont pas moins manipulateurs: ils ouvrent encore plus l'œuvre, laissent planer le doute qu'il ne s'agit peut-être encore une fois que d'un fragment de l'aventure, qu'ils laissent sans fin (on se souvient des fragments présentés à Circa l'an dernier). «*Au début, j'avais pensé au titre.*», «*Rajouter la fin provisoire du roman-photo où laisser d'autres silences.*», «*l'histoire se poursuit d'une manière où d'une autre.*». Ces dernières propositions (impossible toutefois de douter un peu de leur pertinence, vu leur caractère essentiellement pragmatique) se distinguent des autres dans la mesure où elles se situent au seuil de ce projet singulier. Similaires aux notes d'atelier, elles signalent au lecteur la structure du dispositif qu'il est en train de parcourir, sa fin ratée, les possibilités des choix que l'artiste aurait pu faire, etc.

La systématisation d'un procédé nous fera toujours lever le sourcil. Duval a en ce sens réussi à éviter le piège de la redite, imaginant un dispositif à l'opposé du spectaculaire, plus proche d'une sincère intimité. À déployer les livres, à dérouler les phrases, Duval désigne bellement, on l'a déjà dit, «*l'incompétence du regard.*» De fortes attentes pour le MACM.